

## À PROPOS DE LA PARENTÉ ENTRE JUIFS ET SPARTIATES

Dans le développement des relations diplomatiques entre cités grecques tel qu'on peut l'observer à travers les inscriptions de l'époque hellénistique, un phénomène ne manque pas de frapper l'attention: c'est l'apparition de la notion de parenté entre États, qui sera appelée à un grand développement jusque tard sous l'Empire romain<sup>1</sup>. Dans certains cas en effet, les cités ne se contentent plus de se déclarer «amies»<sup>2</sup> les unes envers les autres, mais elles se proclament également συγγενεῖς, «parentes par le sang». La parenté dont elles se targuent n'est pas une simple formule rhétorique; elle est fondée sur les parentés des héros et des divinités de chaque cité et peut être prouvée. Si, dans la majorité des cas, les documents ne jugent pas nécessaire de justifier ce lien en donnant la liste des ancêtres communs, dans quelques inscriptions, la parenté est explicitée au moyen de généalogies mythiques. Ainsi, pour rester dans les inscriptions de Magnésie-du-Méandre, voit-on les cités de l'île de Céphallénie appeler parents les Magnètes, en vertu des liens de sang entre leur héros éponyme Céphale, qui est le fils de Déion, et celui des Magnètes, Magnès, frère de Déion<sup>3</sup>. Louis Robert, qui s'est intéressé à ces problèmes, a analysé longuement deux cas<sup>4</sup> et montré que ces attestations de parenté ne sont pas une simple formule rhétorique et doivent être prises au sérieux<sup>5</sup>.

En se donnant le titre de συγγενεῖς, ces cités ne précisent pas le degré de parenté qui les lient. Le terme συγγένεια évoque, par son étymologie, des liens de consanguinité, mais il est assez vague pour permettre de rattacher une cité à une autre au moyen de généalogies indirectes. D'autres attestations – beaucoup plus rares – sont plus précises dans leur dénomination. Dans certains cas les cités ne se contentent pas de se donner le titre de parente, mais définissent mieux les rapports entre elles en s'octroyant celui de sœur, ἀδελφή. Ce titre n'est pas arbitraire: si deux cités se nomment ainsi, c'est qu'elles ont les mêmes parents, que ce soit un père fondateur mythique identique ou une métropole commune<sup>6</sup> car si les parentés sont mythiques, les rapports qui les sous-tendent sont réels, en ce sens qu'ils reproduisent le schéma des parentés individuelles. Ce point a été démontré par Rigsby dans une courte note, à propos de la frappe conjointe par

<sup>1</sup> Je suis en train de dresser le catalogue de ces parentés dont certaines sont attestées jusqu'au IV<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

<sup>2</sup> Cf. par ex. les réponses des cités grecques aux théores magnètes venus leur demander de reconnaître la fête instituée par leur cité en l'honneur d'Artémis Leucophryène, à la fin du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*I. Magnesia*, n° 16–87), dans lesquelles on trouve un large échantillon des qualificatifs que se décernent les cités pour décrire leurs relations.

<sup>3</sup> ἐμφανιζάντων | δὲ καὶ περὶ τῆς οἰκειότατος τῆς ὑπαρχούσας Μαγνήτοις ποτὶ Κεφαλᾶνας | κατὰ τὴν συγγένειαν τὰμ Μάγνητος καὶ Κεφάλου τοῦ Δηϊόνος μετὰ πάσας φιλοφιλίας (*I. Magnesia* 35, 12–15).

<sup>4</sup> Cf. L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, Paris 1987, pp. 78–90 (= *BCH* 101, 1977, pp. 120–132 [Argos – Aigée de Cilicie]) et pp. 173–186 (= *BCH* 102, 1978, pp. 477–490 [Étoliens – Héraclée du Latmos]).

<sup>5</sup> Cf. maintenant le cas exemplaire de Xanthos et Kyténion de Doride publié récemment par J. BOUSQUET, «La stèle des Kyténiens au Létodon de Xanthos», in *REG* 101, 1988, pp. 12–53; sur l'expédition militaire d'Antigone dont parle l'inscription, cf. la mise au point de PH. GAUTHIER, *Bull. Epigr.* 89, 275, qui situe les événements au début des années 220.

<sup>6</sup> Le cas le plus connu est celui de l'inscription de Lampsaque en l'honneur d'un de ses citoyens, Hégésias, dans laquelle les Massaliotes sont appelés ἀδελφοί puisque les deux cités ont comme métropole Phokaia: διὰ τὸ Μασσαλίτας εἶναι ἡμῖν (sc. les *Lampsacéniens*) ἀδελφούς, | οἳ εἰσι φίλοι καὶ σύμμαχοι τοῦ δήμου τοῦ Ῥωμαίων (*I. Lampsakos* 4, 26–27).



Antioche et Séleucie de Piéride de monnaies de bronze portant la légende ἀδελφῶν δήμων<sup>7</sup>: les deux cités ne peuvent se donner ce titre que si elles ont comme ancêtre un fondateur commun, en l'occurrence Triptolème<sup>8</sup>. Les autres mentions de fraternité – au sens étymologique du terme – s'expliquent toutes de cette manière<sup>9</sup>. Un seul cas semble contredire la démonstration. Il s'agit de la fameuse parenté unissant les Juifs et les Spartiates, mentionnée dans les livres I et II des Maccabées<sup>10</sup>. Dans le premier, nous possédons un échange de trois lettres entre Juifs et Spartiates<sup>11</sup> dont les deux premières ne sont pas authentiques<sup>12</sup>. Dans ces trois missives, les deux peuples se disent frères, ἀδελφοί<sup>13</sup> par leur descendance commune de la race d'Abraham. Cette parenté a toujours suscité l'étonnement et on a cherché à savoir le bénéfice que pouvaient retirer les Juifs de s'inventer une telle parenté avec les Spartiates vers 130 avant J.-C., date de la rédaction du premier livre des Maccabées. Sur ce point aussi, la meilleure explication a été fournie par Momigliano<sup>14</sup>. Dans le second livre écrit vers 124, mais qui résume une œuvre rédigée par Jason de Cyrène en 160<sup>15</sup>, se trouve à nouveau une allusion à ce lien de sang. Parlant de l'exil de Jason (un Juif homonyme de l'auteur), l'*epitomator* rapporte qu'il mourut à Sparte, après y avoir trouvé refuge en vertu de la parenté entre les deux peuples<sup>16</sup>. Si des relations entre les deux États semblent admises, il y a divergence cependant sur le degré de parenté qui est plus lâche dans le second livre: les Juifs et les Spartiates sont-ils frères avec tout ce que cette notion implique ou

<sup>7</sup> K. J. RIGSBY, «The Brother People», in *TAPhA* 110, 1980, pp. 242–248.

<sup>8</sup> K. J. RIGSBY, *art. cit.*, p. 246.

<sup>9</sup> Par ex., à propos d'Histiée et de Sinope, qui se déclarent «amies de longue date et soeurs» (*IG* XII, 9, 1186, 22–26), il faut considérer Histiée non pas comme la métropole de Sinope suivant D. ASHERI, «Nota sui rapporti tra Istia e Sinope», in *RSA* 3, 1973, pp. 71–76, ce qui n'a aucun sens, mais, comme l'avait déjà vu RIGSBY, *art. cit.*, p. 247, il faut faire des deux cités les colonies d'une métropole commune, que différents indices portent à identifier à Tricca. C'est pourquoi, il faut restituer au début de cette inscription: ἐπειδὴ Σινωπεῖς ἄποικοι [ὄντες Τρικκαίων –] κτλ. et non Μιλησίων, comme dans les *IG* ou Ἰστιαίων selon la proposition d'Asheri.

<sup>10</sup> Ce thème a intéressé de nombreux chercheurs, tant biblistes qu'historiens. Parmi les travaux les plus importants, il convient de citer A. MOMIGLIANO, *Prime linee di storia della tradizione maccabaica*, Turin 1931, pp. 141–170 (je n'ai pas pu consulter la seconde édition de 1961); ID., «The Date of the First Book of Maccabees», in *Mélanges offerts à Jacques Heurgon*, vol. II, Rome 1976, pp. 657–661; S. SCHÜLLER, «Some Problems connected with the supposed common Ancestry of Jews and Spartans and their Relations during the last three Centuries B.C.», in *Journal of Semitic Studies* 1, 1956, pp. 257–268; B. CARDAUNS, «Juden und Spartaner», in *Hermes* 95, 1967, pp. 317–324; CL. ORRIEUX, «La 'parenté' entre Juifs et Spartiates», in *L'étranger dans le monde grec* (éd. R. LONIS), Nancy 1988, pp. 169–191.

<sup>11</sup> 12, 6–18: lettre du grand-prêtre Jonathan aux Spartiates; 12, 20–23: lettre du roi Spartiate Areios (il s'agit d'Areios Ier qui régna à Sparte au IIIe s. et non pas d'Areios III comme le croit Flavius Josèphe, *AJ.* 12, 225–228) au grand-prêtre Onias et 14, 20–24: lettre des Spartiates au grand-prêtre Simon.

<sup>12</sup> Cf. A. MOMIGLIANO, *Prime linee . . .*, pp. 142–151.

<sup>13</sup> Respectivement en *Macc.* 1,12,6: Καὶ τοῦτο τὸ ἀντίγραφον τῶν ἐπιστολῶν, ὃν ἔγραψεν Ἰωναθαν τοῖς Σπαρτιάταις· Ἰωναθαν ἀρχιερεὺς καὶ ἡ γερουσία τοῦ ἔθνους καὶ οἱ ἱερεῖς καὶ ὁ λοιπὸς δῆμος τῶν Ἰουδαίων Σπαρτιάταις τοῖς ἀδελφοῖς χαίρειν; *Macc.* 1,12,21: Καὶ τοῦτο τὸ ἀντίγραφον τῶν ἐπιστολῶν, ὃν ἀπέστειλαν Ὀνία· Ἀρειὸς βασιλεὺς Σπαρτιατῶν Ὀνίᾳ ἱερεὶ μεγάλῳ χαίρειν. Εὐρέθη ἐν γραφῇ περὶ τε τῶν Σπαρτιατῶν καὶ Ἰουδαίων ὅτι εἰσὶν ἀδελφοὶ καὶ ὅτι εἰσὶν ἐκ γένους Ἀβραάμ; *Macc.* 2,14,20: Καὶ τοῦτο τὸ ἀντίγραφον τῶν ἐπιστολῶν, ὃν ἀπέστειλαν οἱ Σπαρτιάται· Σπαρτιατῶν ἄρχοντες καὶ ἡ πόλις Σιμωνι ἱερεὶ μεγάλῳ καὶ τοῖς πρεσβυτέροις καὶ τοῖς ἱερεῦσιν καὶ τῷ λοιπῷ δήμῳ τῶν Ἰουδαίων ἀδελφοῖς χαίρειν.

<sup>14</sup> A. MOMIGLIANO, *Prime linee . . .*, pp. 143–144.

<sup>15</sup> A. MOMIGLIANO, «The Second Book of Maccabees», in *CPh* 70, 1975, pp. 81–88.

<sup>16</sup> *Macc.* 2, 5, 9: Πρὸς Λακεδαιμονίους ἀναχθεὶς ὡς διὰ τὴν συγγένειαν τευξόμενος σκέπης.



plus modestement parents? Le fait de se déclarer frères à partir d'Abraham paraît difficilement possible, si l'on tient compte des observations précédentes, car si des rapports indirects pouvaient être établis entre Juifs et Spartiates pour permettre de se donner le nom de parents, aucun lien direct ne pouvait être invoqué entre Abraham et les Spartiates qui justifiât le titre de frères.

Momigliano a montré comment des généalogies pouvaient plus ou moins facilement rattacher Juifs et Spartiates, par ex., par le recours à l'identification de Ἰουδαῖος, éponyme des Juifs avec Οὐδαῖος, un des *Spartoi*, ces hommes qui jaillirent de terre à l'endroit où Cadmos avait semé les dents du dragon qu'il venait de tuer et dont les Spartiates tirent leur nom<sup>17</sup>. Mais ces généalogies, indirectes, n'expliquent pas la raison pour laquelle ces deux peuples ont pu s'appeler frères. Ce titre semble d'ailleurs tellement artificiel que le cas a souvent été invoqué pour démontrer le caractère invraisemblable de ces parentés mythiques<sup>18</sup>. Cependant, c'est à tort, selon moi, que l'on s'appuie sur cet exemple, car il est certain que les Juifs et les Spartiates ne se sont jamais donné le titre de frères, au sens grec du terme. Ils se sont bornés à s'appeler parents. Comme le premier livre des Maccabées a d'abord été rédigé en hébreu, le terme ἀδελφός provient d'une erreur de traduction lors de la transcription en grec, puisque l'hébreu ne fait pas de distinction entre le mot «frère» et «parent masculin de degré plus éloigné»<sup>19</sup>. La confusion apparaît du reste à de nombreuses reprises dans la Bible, le cas le plus connu étant celui des ἀδελφοί de Jésus<sup>20</sup>. Le second livre des Maccabées, rédigé directement en grec, en apporte la preuve puisqu'il parle de συγγένεια pour désigner la parenté entre Juifs et Spartiates. Ainsi cet exemple, loin d'infirmer le caractère artificiel de ces parentés, souligne au contraire la précision avec laquelle les liens mythiques sont établis et justifiés. Il confirme le jugement de J. et L. Robert selon lequel «il ne faut pas les (*sc.* les liens entre cités) traiter dans un esprit de frivolité dogmatique»<sup>21</sup>.

Université de Fribourg (Suisse)

Olivier Curty

<sup>17</sup> A. MOMIGLIANO, *Prime linee* . . . , pp. 144-146.

<sup>18</sup> Cf. par ex., P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris 1983, p. 90, n. 168.

<sup>19</sup> Cf. W. BAUER, *Wörterbuch zum Neuen Testament*, Berlin 1958<sup>s</sup> s. v. ἀδελφός. S. SCHÜLLER, *art. cit.* (n. 9), p. 258, a montré que Flavius Josèphe, dans la relation de ces événements (*AJ* 12, 226-227), se sert de ce passage comme source puisqu'il utilise les mêmes mots, dont ἀδελφός, et qu'il suit le même développement.

<sup>20</sup> Cf. *Mt* 12,46-50 et *Mc* 3, 31-35.

<sup>21</sup> J. et L. ROBERT, *Fouilles d'Amyzon en Carie*, t. I, Paris 1983, p. 162, n. 31.